

# Le chef de famille mon frère »



que cette histoire, ce n'était pas notre histoire, mais bien l'histoire de l'humanité. Ce qui était arrivé n'était pas arrivé aux enfants et vieillards juifs, mais bien aux humains... de l'œuvre d'autres humains, qui pouvaient être de bons pères de famille, comme Himmler, qui adorait sa fille.

**Lorsque votre pièce, « L'atelier », rencontre un immense succès en 1979, vous le vivez très mal...**

C'était dur de tirer gloire, succès et argent de son propre malheur. D'autant que la douleur guide l'écriture. A l'époque, je suis enfin sur une scène et je joue un grand rôle, comme j'en rêvais depuis l'adolescence, moi qui voulais tant jouer Sganarelle ou Hamlet. On était partis pour jouer trente fois et on est resté sept ou huit mois. Je me suis épuisé. C'était ma pièce, c'était ma vie, c'était la vie de ma mère, de Jacqueline, de tout le monde autour de moi. J'avais quarante ans, je rencontrais ce grand succès, et tous les réalisateurs de cinéma venaient me voir en me demandant des scénarios. Et moi, ce n'est pas que j'étais travaillé par la culpabilité : j'avais besoin de vengeance ! Et j'étais très mé-

chant avec tous ces gens qui étaient gentils avec moi. C'était la première fois que les gens étaient gentils avec moi.

**Parmi eux, il y avait François Truffaut...**

Oui... Il était venu me consulter non pas en tant que scénariste, mais en tant que Juif. Il avait un personnage de Juif dans son film (*Le dernier métro*) et il ne savait pas quoi en faire. Il avait pris un Allemand pour jouer ce Juif, et cet Allemand cherchait à composer un Juif. Sur *Le dernier métro*, j'ai fait en somme de la couture. J'ai repris les chaussettes.

**Vous vouliez vous venger...**

Oui. Parce que quand on est auteur, on est très solliciteur. On est toujours en train de demander, « lisez ma pièce », « voulez-vous bien la monter ? »... Et ils n'ont pas le temps ! Alors au bout d'un moment, on accumule une sorte de rancœur... surtout chez quelqu'un qui n'avait pas fait sa crise d'adolescence. Et avec *L'atelier*, je suis tout à coup passé de l'autre côté. En devenant un solliciteur, ce que je suis resté jusqu'à aujourd'hui. Sauf qu'avec le temps, je suis devenu très gentil.

**Il y avait en vous la culpabilité du survivant ?**

Oui. Mais il y avait aussi l'agressivité du survivant. Un jour, je me suis dit cette chose toute simple : je vis dans le pays où la police a arrêté mon père. Et mon grand-père, aveugle. Un jour, je dois aller me faire refaire mes papiers à la préfecture de police. J'étais en mission pour la société des auteurs, mon passeport était périmé, je devais partir. On m'envoie à ce bureau en me disant que j'aurais mon passeport dans l'heure. J'y vais. Une dame charmante me reçoit. Elle me demande : « comment êtes-vous Français ? » Je lui réponds : « comme vous, par hasard. » Elle appelle la garde. Deux gendarmes me soulèvent et me déposent sur le trottoir. Je n'ai pas eu mon passeport. J'ai demandé pourquoi. Elle m'a dit : « Vous m'avez insulté. »

J'avais conscience d'être Français par hasard. Mais la plupart des Français ont l'impression d'être Français de droit, de naissance, de mérite. Mais non : c'est le hasard.

## son amour « L'idée qu'on ne se reverra plus jamais, c'est trop dur »

N.CE

**Votre dernier livre est dédié à la mémoire du grand amour de votre vie, Jacqueline, disparue en 2019...**

Je ne serais pas devenu qui je suis si je n'avais pas rencontré Jacqueline, qui avait vécu d'une certaine manière la même enfance que moi, elle qui était restée pendant la guerre avec sa mère, alors que son père avait eu la chance d'être prisonnier de guerre, et donc d'échapper à la déportation. Entre Jacqueline et moi, il y avait d'emblée une histoire commune.

**Vous vous mariez en 1966...**

Oui, et à l'époque, elle ne se marie pas avec un auteur, mais avec un type qui ne gagne pas sa vie, qui ne fout rien, qui reste au lit. C'est Jacqueline, involontairement, qui m'a obligé à écrire. A l'époque, c'est le théâtre qui nous a rapprochés. Mais c'est aussi la géographie. Mes débuts, au Théâtre de l'Ambigu, c'était à cinquante mètres de chez elle. Elle venait de divorcer et passait une période difficile. J'étais à deux pas de chez elle, on était copains. Et elle vient tous les soirs au théâtre. Puis je joue une pièce 400 fois, et les 400 fois elle vient me chercher. C'est à ce moment-là que les choses se nouent. Au début, ce n'était pas une histoire d'amour. C'était une histoire de solitudes partagées.

**Dans votre livre, vous parlez presque de la rencontre d'une princesse et d'un crapaud...**

C'était surtout mes lunettes. A l'époque, les verres étaient très épais, ce qui donnait de tout petits yeux. Imaginez que j'ai été réformé en pleine guerre d'Algérie à cause de ma vue. Cela signe quand même une sacrée infirmité. Un jour, dans une classe où je me rendais, une gosse me fixe et me dit : « c'est joli, ça te donne l'air d'un crapaud ». C'est le plus beau compliment que j'aie jamais eu de ma vie. J'ai simplifié, mais au fond, pour moi Jacqueline avait tout, et moi je n'avais rien. Mais ce qui manquait à la princesse, c'était un bouffon. Je lui ai servi de bouffon au début.

**On n'écrit pas pour gagner sa vie, mais pour dire sa joie, son désespoir, son amour, sa douleur. C'est ce dont vous témoignez, dans « Jacqueline, Jacqueline »...**

Je l'ai découvert au moment de la mort de Nadia. Comme réaction, j'ai écrit une pièce sur la douleur et la déchéance, *Chez Pierrot*. A l'époque, comme je ne gagnais pas un rond, j'avais envisagé d'écrire une pièce de boulevard, pour gagner ma vie. Très mauvaise idée. Je me suis aperçu qu'écrire, ce n'était pas ça. Qu'on n'écrivait pas pour gagner sa vie. Et je pense que ce cynisme de l'écriture-

argent, ça ne marche à la longue pour personne. Alors oui, on espère être lu, et on espère donc que ça se vende. Mais *Jacqueline, Jacqueline*, je ne l'ai pas écrit pour ça. Je l'ai écrit pour être avec elle un peu plus longtemps.

**Jacqueline, votre père, votre mère, Nadia... Comment vit-on avec l'absence ?**

Je n'ai pas de souvenirs de mon père. Est-ce qu'il fumait ? Avait-il un accent ? Aucun souvenir. Nadia n'avait que cinq mois... et bien sûr que sa mort nous avait bouleversés. Mais Jacqueline, c'est très différent. Nous avons vécu ensemble pendant près de soixante ans. Nous avons fini par avoir un enfant, après Nadia : Olga, qui elle-même a un enfant. Ce qui a de particulier dans le cas de la disparition de Jacqueline, c'est que je n'ai jamais vécu une journée de ma vie d'homme sans elle. Elle était là dans les

moindres détails : quel pantalon mettre, le train à prendre pour Bruxelles... Je nous revois, à l'hôtel Métropole, au moment de l'élection de Trump. Là, je suis dans un autre hôtel de Bruxelles, et elle n'est pas là. Quand on dit : « ma moitié ». Eh bien pour moi c'est vraiment ça, j'ai perdu la moitié de moi. L'idée qu'on ne se reverra plus jamais, c'est trop dur... Au fond, je trouve formidable cette promesse des religions qu'on va se retrouver au ciel. Mais moi je sais qu'on ne se reverra jamais. Alors grâce au bouquin, elle est encore un peu là. Ce n'est pas rien. Jacqueline, avec le livre, elle a été en photo dans toutes les librairies de France. Je pense que ça lui fait plaisir.



*Je trouve formidable cette promesse des religions qu'on va se retrouver au ciel. Mais je sais qu'on ne se reverra jamais. Alors, grâce au bouquin, elle est encore un peu là*

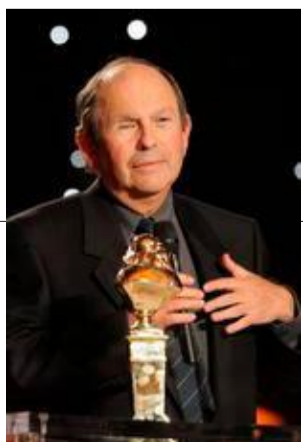


**Vous qui n'avez pas de souvenir de votre père, vous l'êtes devenu un jour. Quel père êtes-vous ?**

C'est difficile de bien tenir le rôle. J'espère l'avoir bien tenu. Je crois que j'ai fait rire ma fille, qui est comédienne, tout comme ma petite-fille. Mais j'ai donc une excuse, puisque je n'en ai pour ainsi dire pas eu.

**Qu'aimeriez-vous transmettre ?**

Tout à l'heure, je suis sorti de l'hôtel. Et sur la place des Martyrs, il y avait des gosses de toutes les couleurs. C'était la récré, et ils avaient fait une sorte de préau. Ils criaient ensemble. Et ces cris, ça m'aurait fait pleurer. Et tenez, ça me fait pleurer. Ce que je voudrais, c'est qu'ils soient heureux. Et qu'on les sauve de la misère dans laquelle on a vécu. Et dans laquelle on les projette déjà, en les recouvrant de désespoir, avec les prévisions sur la planète. Mais eux, regardez-les, ils s'en foutent, ils rient, ils chantent. Et je sais que même les gosses dans les ghettos, ils riaient et chantaient aussi. Quand vous me demandez pourquoi j'écris, je vais vous dire : j'écris parce que je suis ému par la vie.



Neuf nominations aux Molières, dont six récompenses, notamment pour « L'Atelier », son plus grand succès sur les planches. © AFP



**César du meilleur scénario pour « Amen » (photo), de Costa-Gavras, en 2003, Jean-Claude Grumberg a collaboré à de nombreux films, la plupart du temps comme scénariste, mais aussi comme dialoguiste, notamment sur « Le Dernier Métro » (1980), de François Truffaut. © D.R.**

## ABONNÉS



Grand lecteur devant l'éternel (il cite Tchekhov, « Moby Dick » de Melville...), Grumberg tient « Jean Le Bleu », de Jean Giono, pour son livre culte. « C'est magnifique. C'est un livre d'apprentissage de la vie, qui raconte la vie de pauvres gens, de pauvres grandes personnes... et c'est exprimé dans une langue formidable. » Retrouvez des extraits du livre sur notre site, tout comme la vidéo tac-o-tac de l'entretien de Jean-Claude Grumberg.